

Frédéric Lavoie, Jean-Claude Germain, Jean Cléo Godin

Yvon Paré

Number 149, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68487ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2013). Review of [Frédéric Lavoie, Jean-Claude Germain, Jean Cléo Godin]. *Lettres québécoises*, (149), 30–31.



FRÉDÉRICK LAVOIE

Allers simples. Aventures journalistiques en Post-Soviétie

Saguenay, La Peuplade, 2012, 384 pages, 26,95 \$.

Frédéric Lavoie visite l'envers du monde

Frédéric Lavoie a fait les manchettes en 2006 lorsqu'il a été arrêté lors d'une manifestation à Minsk, en Biélorussie. Le jeune journaliste est devenu une célébrité en passant quinze jours derrière les barreaux.

Dans *Allers simples. Aventures journalistiques en Post-Soviétie*, le globe-trotter raconte ce moment difficile, mais aussi ses pérégrinations dans l'ex-empire de l'Union soviétique qui a implosé en 1991. L'immense pays s'est fragmenté en une foule de républiques où des illuminés, des parvenus, tous issus de l'ancien appareil étatique communiste, ont imposé leurs lubies. La Lettonie, l'Estonie et la Lituanie, étrangement, ont tourné le dos aux régimes totalitaires pour adopter le modèle européen.

Exploration

Frédéric Lavoie, après avoir perfectionné le russe à Moscou pendant un an, voyage dans un monde qui n'arrive pas à trouver les chemins de la liberté et de la stabilité. Parfois, il se déplace en toute légalité, souvent il emprunte les chemins de la clandestinité et risque le tout pour le tout. Les affrontements et la répression sévissent dans à peu près tous les États.

Le Turkménistan est l'un des pays les plus fermés de cette planète. Il est sous l'emprise d'une dictature aussi loufoque que cruelle. Les journalistes n'y ont pratiquement jamais accès, hormis pour des conférences sur l'industrie pétrolière et gazière. Je dois jouer au touriste naïf. Je veux mettre toutes les chances de mon côté pour obtenir un laissez-passer vers la « Corée du Nord d'Asie centrale ». (p. 138)

Il passe des jours en train dans le mythique Transsibérien avant d'atteindre l'Asie. À Vladivostok, les Russes et les Chinois se côtoient pour le meilleur et pour le pire.

Partout, des potentats prennent leurs fantasmes pour la réalité ; partout, il verra la misère des hommes et des femmes.

Le journaliste s'attarde auprès des étudiants, des révolutionnaires, des chauffeurs de taxi et... des militaires. Il préfère ceux qui luttent pour un morceau de pain, les vieilles femmes qui réussissent à garder une certaine cohésion dans des pays qui s'effritent.

Délire

Le président du Turkménistan a érigé des statues en or le représentant partout sur le territoire qu'il contrôle. Ce mégalomane a écrit un livre que le peuple doit mémoriser pour travailler, se procurer un permis de conduire ou un passeport. Le seul livre que l'on offre dans les librairies du pays.

Tous ne sont pas aussi dérangés, heureusement, mais tous pourchassent l'opposition, truquent les élections, jouent le jeu de la démocratie pour soutirer de l'aide financière aux Occidentaux. La Tchétchénie a connu une révolution et une répression sanglante. Que dire du Kazakhstan, qui



FRÉDÉRICK LAVOIE

a vécu des expériences nucléaires pendant des années sous le régime soviétique ? Toute une population touchée et tenue dans l'ignorance.

D'autres dangers pointent avec la multiplication des croyances qui remplacent les diktats du communisme. L'intégrisme islamiste surtout.

Frédéric Lavoie montre la face cachée du monde. Un récit fascinant. J'ai lu *Allers simples* comme un roman d'aventures. Une belle façon d'échapper aux formatages des médias pour voir des gens qui vivent, souffrent, rêvent, se débattent pour un avenir meilleur même quand tous les horizons sont cousus de barbelés.



JEAN-CLAUDE GERMAIN

Nous étions le nouveau monde

Montréal, Hurtubise, 2012, 320 pages, 24,95 \$.

L'histoire ne cesse de se répéter

Jean-Claude Germain poursuit sa mission d'informer et de vulgariser l'histoire du Québec. Avec le deuxième tome de *Nous étions le nouveau monde*, l'historien s'attarde à la période qui mène aux révoltes des Patriotes en 1837. Un moment fort important de notre passé.

Après la Conquête, tout bascule. Les francophones sont privés du continent américain et enfermés dans ce que nous nommerons le Bas-Canada, qui deviendra la province de Québec. Une sorte de réserve. Commence alors une lutte pour faire reconnaître la légitimité des élections, des élus, les pouvoirs de l'Assemblée législative et ses responsabilités. Jean-Claude Germain réussit l'exploit de rendre cette période passionnante. Une belle leçon de choses qui garde sa pertinence en ces temps d'enquêtes sur la corruption et les abus de toutes sortes. Un moment de notre histoire qui ne me passionnait guère quand j'étais sur les bancs de l'école. Autant je raffolais des aventures des découvreurs, autant les luttes parlementaires m'ennuyaient.

Le rapport honni

Il y a d'abord le fameux rapport de Lord Durham, un rapport qui est resté en travers de la gorge de tous les francophones.

Au Québec, l'Histoire est née sous la forme d'une riposte à un camouflet d'un aristocrate anglais. Lord Durham avait statué en 1839 qui nous étions « un peuple sans histoire et sans littérature ». C'était d'autant plus insultant que c'était vrai. (p. 12)



JEAN-CLAUDE GERMAIN

François-Xavier Garneau écrira l'histoire des francophones pour clouer le bec de l'aristocrate. Pour la littérature, il faudra attendre. C'est surtout la lutte pour la reconnaissance de la démocratie qui retient l'attention de l'historien.

Les francophones exigent le respect de la législature, le pouvoir de voter les lois et les crédits. Ce que les anglophones refusent. Les gouverneurs se comportent en tyrans et dépensent les fonds comme ils l'entendent. Conséquences : des élections à répétition. Le représentant du roi avait le droit de proroger l'assemblée des élus. Un mot

que nous avons retrouvé, il n'y a pas si longtemps, avec Stephen Harper.

Longue marche

Une longue marche vers l'idée d'indépendance s'amorce. La révolte, une guerre perdue d'avance. Les rebelles ne possédaient que quelques fusils pour affronter une armée bien équipée et disciplinée. Sans compter les délateurs et le rôle du clergé, qui se range du côté des Anglais. Suivra une répression sauvage, des déportations et des exécutions. Des figures ressortent, selon Germain : Louis-Joseph Papineau, un véritable héros avec De Lorimier.

Chaque fois qu'une affirmation encore plus forte de notre identité politique lui fait écho, l'ombre de Papineau s'agrandit à la taille de l'indépendance. (p. 290)

La résistance fait courir les foules de « canayens » qui affrontent les radicaux britanniques. Ces derniers affirment haut et fort que les francophones sont des conquies et qu'ils doivent s'assimiler. L'auteur fait aussi un parallèle avec l'Irlande, qui a subi à peu près les mêmes sévices que les Québécois francophones. Et que dire du rôle du clergé ? M^{re} Plessis fait frémir.

Jean-Claude Germain démontre que nous ne cesserons de revivre certaines batailles tant et aussi longtemps que le Québec ne fera pas un choix définitif sur son avenir. Je n'ai pu m'empêcher de songer au printemps 2012, aux marches dans les rues et aux leaders étudiants qui réclamaient le droit à la désobéissance civile. Papineau aurait sans doute approuvé.



JEAN CLÉO GODIN

Le mal de père

Montréal, Del Busso éditeur, 2012, 104 pages, 19,95 \$.

Jean Cléo Godin et le mal de père

C'était dans les années 1970. Je suivais un cours portant sur *La guerre, yes sir* de Roch Carrier à l'Université de Montréal. Pendant une discussion, Jean Cléo Godin, le professeur, a lancé comme ça que, pour écrire, d'une façon symbolique, il fallait tuer le père. Cette phrase qui m'a hanté pendant des semaines est à l'origine de mon second roman : *Le violoneux*. Et voilà que M. Godin publie un récit sur le père. Comme si le temps se recroquevillait pour ressusciter une figure marquante.

Dans *Le mal de père*, Jean Cléo Godin tente de cerner sa vie, ses comportements, ses manières de faire et de voir. Quels ont été ses liens avec ses étudiants et ses amis ? Cette « page blanche », ce père qui a eu la mauvaise idée de mourir si jeune peut-il tout expliquer ?

Dès le début de notre entretien, elle me demande de lui parler de mon père. Je lui dis que, pour moi, mon père est comme une page blanche : je n'avais pas encore mes trois ans lorsqu'il est mort, je ne l'ai donc pas connu. Et nous parlons d'autre chose. (p. 12)

Belle image pour désigner ce père inconnu que le professeur et écrivain cherchera toute sa vie sans en faire un drame ou une obsession.

Je suis le fils inconnu, d'un père que je ne connaîtrai jamais. Ça ne m'a pas empêché de connaître l'amour ni le bonheur de fonder à mon tour une famille et de passer des années



JEAN CLÉO GODIN

sans même penser à mon père. M'est-il arrivé, par exemple, de rêver à lui ? Quand j'étais tout petit, peut-être, mais je ne m'en souviens pas. C'est plutôt comme une résurgence profonde. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est que ça devienne de plus en plus envahissant, voire obsédant, au fur et à mesure que je vieillis. Est-ce cela (déjà !) retourner en enfance ? (p. 24)

Jean Cléo Godin reconnaît des faits, des comportements, des réactions qui s'expliquent peut-être par ce manque, malgré des frères qui ont remplacé le père absent. Son frère André, qui le précédait de quelques années, décédé de la tuberculose, restera une autre figure marquante.

Un récit émouvant, écrit dans une langue magnifique. Jamais d'atermoiements, de complaisance, mais un regard lucide et stimulant.

Comme quoi on peut passer une vie avant de comprendre « certains réflexes » et des comportements particuliers. Plusieurs ne veulent pas y penser, mais les écrivains ne peuvent s'empêcher de tourner autour de cette figure qui marque par son absence ou son omniprésence.